



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2006
Révolution

« Portraits publics, portraits privés 1770-1830 »

Grand Palais, octobre-janvier 2007, Royal Academy, février-avril 2007,
Guggenheim Museum, mai-septembre 2007.

François Brunet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/1176>

DOI : 10.4000/transatlantica.1176

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

François Brunet, « « Portraits publics, portraits privés 1770-1830 » », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 11 janvier 2007, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/1176> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.1176>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Portraits publics, portraits privés 1770-1830 »

Grand Palais, octobre-janvier 2007, Royal Academy, février-avril 2007,
Guggenheim Museum, mai-septembre 2007.

François Brunet

- 1 Quoique très francocentrique pour une exposition co-produite par la Royal Academy et le Guggenheim Museum, cette galerie de portraits de l'époque romantique justifie une notule dans une revue américaniste pour trois ou quatre raisons. On peut y voir, dans la première salle, l'un des grandiloquents portraits en pied de George Washington par Gilbert Stuart (pas le Lansdowne mais une version proche) voisiner avec un Napoléon de David et un autre d'Ingres, et mesurer par cette juxtaposition inouïe tout ce qui sépare jeunes République et peinture américaines, guindées et toutes de surface, de la ronde (mais intraitable) majesté du Paris 1800 impérial et artistique. Deux beaux Copley londoniens, dont l'écarlate William Murray, témoignent de l'apport de l'exilé bostonien au portrait anglais, dont plusieurs toiles laissent voir la vigueur et la subtilité, à l'image de la sensuelle Mrs. Abington, le pouce sur la bouche, de Joshua Reynolds (1771) et de la danseuse surapprêtée Giovanna Bacelli de Thomas Gainsborough (1782). Surtout peut-être, il faut saluer dans un musée national français une exposition de quelque envergure, encore que trop modeste à nos yeux, sur un genre, le portrait, que la culture artistique officielle a peu ou prou oublié en France depuis plus d'un siècle, alors qu'une National Portrait Gallery sacralise sa mémoire et sa vitalité inentamées à Londres comme à Washington. En France, cet art du portrait qui est à l'origine de la peinture et qui, comme le montre clairement l'exposition, parvient à un apogée au début du XIXe siècle, est relégué quelque part entre le timbre-poste et le Musée Grévin, et ne semble plus pouvoir être envisagé par les artistes contemporains que sous des épaisseurs de désistements ironiques. Dans la culture anglo-américaine, au contraire, le portrait a gardé son ancien prestige d'explorateur de l'âme individuelle, et reste à la fois le genre des images de masse et celui des expérimentations les plus audacieuses, d'Andy Warhol à Francis Bacon et de Mathew Brady à Richard Avedon. D'où ce regret : que l'exposition du Grand Palais, cantonnée aux variantes et aux sujets les plus aristocratiques du genre, donne du « portrait de condition » une définition par trop restrictive, qui ne fait

pas la moindre place aux naïfs à la Rufus Hathaway ni aux portraits de métiers à la John Neagle. Ces portraits « sociaux », dans la lignée de la peinture hollandaise, participèrent en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis (comme d'ailleurs en France, mais cette histoire-là est aujourd'hui oubliée) à l'éducation artistique du citoyen (ne serait-ce qu'en confrontant ses exigences narcissiques aux règles de l'art) comme à la démocratisation de l'art (ne serait-ce qu'en répandant les images mémorielles dans les foyers bourgeois). Ils incarnent mieux que les portraits de héros militaires la tension caractéristique du genre entre domaine privé et image publique, entre individualité et « condition », que l'exposition commente sans vraiment se donner les moyens d'en illustrer la productivité (il est vrai que c'est surtout la photographie, chez une Julia Margaret Cameron par exemple, qui portera cette tension jusqu'à l'incandescence). Une place à peine plus généreuse est réservée aux portraits d'enfants et d'adolescents, composante pourtant essentielle du genre dans une époque imprégnée de rousseauïsme, comme le montre entre cent exemples américains de cette époque le sublime portrait de Rosalba Peale par son père Rembrandt Peale (c. 1820). Que le portrait ne soit pas un genre noble est chose entendue depuis la Renaissance ; mais que, dans une louable tentative pour lui faire une place au soleil parisien, on rabatte le culte romantique de l'individu sur les seules icônes du souverain, de la femme du monde et de l'artiste en chambre, voilà le signe que ce soleil parisien est encore voilé par les nuées de l'institution artistique.

INDEX

Thèmes : Trans'Arts